L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

# TEMPERATURE.

Du 29 octobre 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 91S rue Canal, N.-O., Lne.

| | Fahrenheit | Centgrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin.. | 62 | 17 |
| Midi..... | 74 | 23 |
| 3 P. M..... | 74 | 23 |
| 6 P. M..... | 74 | 23 |

## L'ABEILLE DE DEMAIN.

### SOMMAIRE.

*Prise au Piège.*

*Les Victoires de la science sur la Mer.*

*Un Magicien chez le Pape.*

*Victor Hugo et les Nomonymes.*

*Une Femme Brigand au XVIIIe Siècle.*

*Le Parapluie.*

*Les Snobs en 1830.*

*Souvenirs d'une Soirée à Versailles*, poésie.

*Cuisine.*

*Le Petit Faune*, feuilleton du dimanche, suite.

*Mondanité, Chiffons.*

*L'actualité, etc., etc.*

# Une Journée de fête

La population de la Nouvelle-Orléans va avoir aujourd'hui l'occasion, comme tant de fois dans le passé, d'exercer cette hospitalité large dont elle est coutumière et que lui reconnaissent tous ceux qui en ont été l'objet ; elle reçoit la visite de son Chef d'Etat, du premier citoyen du pays, M. Taft.

Il serait malheureux autant qu'étrange, que les choses ne fussent pas faites complètement, car elles seront faites opulemment, bien certainement. Les messieurs qui ont élaboré le programme de la réception de M. Taft y ont consacré le meilleur de leur temps et tous leurs soins, pour que le séjour du Président parmi nous ne manquât pas d'agrément s'il lui vaut des honneurs.

M. Taft n'aura qu'à se laisser vivre les quelques heures qu'il passera ici ; des messieurs seront toujours à ses côtés pour pourvoir à ses moindres désirs.

Si rien ne survient pour y mettre obstacle, le Président et sa nombreuse suite arriveront ici ce matin ; leur entrée dans le port sera annoncée par cette voix de fer qui, si parfois elle a des résonnances lugubres, a, d'autres fois, des accents réjouissants, celle du canon.

A huit heures, le maire de la ville, le président de l'Union Progressiste et les comités divers qui doivent faire aux visiteurs les honneurs de la ville, se trouveront sur le quai pour présenter leurs hommages à ceux-ci dès que les bateaux qui les amènent seront à leurs mouillages. Un cortège se formera à la tête duquel sera M. Taft, et processionnellement nos hôtes, escortés du civil et du militaire, parcoureront la partie supérieure de la ville, jusqu'à dix heures, c'est-à-dire, le moment de se rendre à l'Hôtel St-Charles où le Président, après ce qu'il est convenu d'appeler une "Réception publique", dans le jardin des Palmes, ira prendre quelque repos dans les appartements qui lui ont été réservés.

Quelques heures plus tard, M. Taft sera conduit à la salle de l'Athenæum où il sera invité à prendre la parole. Le soir, il assistera, à l'Opéra, à la représentation des "Huguenots". Cette représentation laissera un inoubliable souvenir à ceux qui y assisteront à cause de son éclat inaccoutumé.

Demain, la journée du Président commencera à midi et demi. M. Taft sera promené dans le quartier français, quartier qui n'a plus sa splendeur d'autrefois, mais qui a conservé sa poésie, pour ainsi parler ; le quartier qui fut le berceau de la Nouvelle-Orléans qui lui conserve cette intéressante physionomie que n'apprécie pas le nouveau riche, parce que la fortune ne donne pas tout ce que donne l'éducation.

C'est ce quartier là, que nous, les vieux habitants, mettons quelque fierté à appeler "Quartier Français", parceque, même avec ses rues étroites, délaissées de l'édilité, il y a encore une Société qui reste attachée à des traditions, à des idées qui lui viennent de ses ancêtres français.

M. Taft passera trois jours à la Nouvelle-Orléans ; il y recevra l'accueil le plus empressé, il y sera entouré d'hommes excellents ; mais il n'aura pas en l'occasion de pénétrer dans les salons qui tous les jours se font de plus en plus rares, de l'ancienne population de notre ville.

Le Président connait la Nouvelle-Orléans ; il y est déjà venu une première fois et parait en avoir conservé un souvenir aimable. Saluons, fêtons, acclamons notre hôte distingué ; c'est le chef de la nation, et même l'homme ne fût-il pas sympathique, sa haute qualité lui donne droit à notre respect, à nos hommages.

Mais M. Taft est aimé ici ; nous le lui prouverons surabondamment.

## UNE BONNE NOUVELLE.

*Chronique parisienne :*

Cette nouvelle ne touche ni vous ni moi en particulier, parce que, de chacun de nous, les hasards de la vie, ou la Providence, en décident ; mais elle nous touche tous collectivement, et cette nouvelle est que la moyenne de la vie humaine augmente sensiblement.

Cela résulte des dernières statistiques, et notamment d'une recherche faite sur trois périodes de quatre ans, 1821 à 1825, 1861 à 1865 et 1901 à 1905, chacune à quarante ans d'intervalle. Ce sont des périodes de paix.

De cette étude, faite par M. Meuriot, de la Société de statistique, il résulte que la vie humaine était en moyenne de vingt-sept ans et onze mois, dans la première période, de trente-sept ans et sept mois dans la seconde, et aujourd'hui.... de cinquante-trois ans et quatre mois !

C'est fabuleux, car plusieurs sont restés sur cette idée que la moyenne de la vie humaine est de trente-quatre ans, estimation qui date du règne de Louis Philippe.

Ce qui nous vaut cette augmentation, c'est, à n'en pas douter, l'hygiène dans la famille et dans les villes. On soigne plus intelligemment les enfants et l'on donne dans les grandes villes plus d'air, de soleil et d'eau. Oui, plus d'eau, car la propreté est pour quelque chose dans la prolongation de la vie.

Que nous sommes loin du temps où Molière inscrivait parmi les personnages d'une de ses pièces, "Arnolphe", "vieillard de quarante ans !"

N'est-ce pas la preuve qu'on n'était qu'un barbon à cet âge, alors qu'aujourd'hui on dit "un homme âgé" pour un homme de soixante ans, et qu'on ne parle guère d'un vieillard si ce n'est d'un homme de soixante-quinze ou quatre-vingts ans ?

---

Il faut se rendre compte de l'hygiène au dix-septième et au dix-huitième siècle pour comprendre cette différence.

La propreté était à peu près nulle. Louis XIV ne prit des bains que par ordre de Fagon, après sa maladie. On gelait l'hiver dans les grandes pièces des hôtels, et, pour avoir moins froid, on collait des bandes de papier sur toutes les fissures des fenêtres condamnées de novembre à avril. L'air n'était donc jamais renouvelé dans les chambres et les salons. Abstenons-nous d'en tirer les conséquences.

Sous Louis XVI on imita la Reine, qui avait fait couper les grandes pièces de Versailles pour en faire quatre en une seule. Rue Royale on retrouve ces appartements coupés en hauteur et en largeur. C'était le moyen d'avoir moins froid, mais l'hygiène n'était guère meilleure : on étouffait au lieu de geler.

Il est difficile d'insister sur certains autres détails qui montreraient la pestilence des logements.

La médecine, fort arriérée aussi, avait pour suprême et unique remède la saignée. "Primo saignare", somme disait Molière. Et l'on a tant tiré de sang à nos ancêtres, que nous sommes presque tous anémiques.

La femme ne prenait point d'exercice Mme de Maintenon, alors qu'elle était Mme Scarron, n'ayant pas de quoi faire du feu dans sa chambre, recevait dans une chaise à porteurs, baissant la vitre de devant pour ses visiteurs. Et, de la chaise à porteurs où elle dînait, elle passait le soir dans son lit. Les femmes de la Cour ne sortaient jamais à pied et ne faisaient guère quelques pas que dans le parc de Versailles. Elles avaient oublié les préceptes de Diane de Poitiers, qui avait inventé le régime Kneip bien avant le curé bavarois ; elle se promenait tous les matins dans la rosée des prés, les pieds nus, et attribuait à ce fait la conservation de sa beauté.

Quant aux enfants, on les mettait en nourrice à la campagne ou au faubourg Saint-Antoine, comme Talleyrand ; ils mouraient ou on les oubliait jusqu'à ce qu'ils eussent au moins trois ans. C'est ainsi que Talleyrand se cassa une jambe en tombant d'une commode et resta boiteux parce sa nourrice n'avait rien osé dire. Quand ses parents s'en aperçurent ils se consolèrent facilement. C'était l'aîné ; il devait perpétuer la race ; on dit simplement :

—Eh bien ! puisqu'il est boiteux, il sera d'Eglise.

---

L'hygiène de l'enfance commença à faire quelques progrès grâce à Jean-Jacques Rousseau, qui engageait les mères à nourrir leurs enfants, bien qu'il mit les siens au tour.

Au dix-neuvième siècle seulement commencent l'hygiène et la propreté. Les enfants meurent en moins grand nombre, bien que le recensement de la population en 190 nous montre que dix pour cent des enfants n'atteignent pas l'âge de trois mois. Qu'était-ce donc ? C'est bien simple : la statistique de M. Meuriot constate que cinquante-sept enfants sur cent mouraient avant dix ans, à l'époque de la Restauration. Cette proportion était de trente quatre sur cent en 1865 ; elle n'est plus que de treize sur cent.

Le gain est énorme, et voilà pourquoi, tout en ayant moins de naissances, la population de la France augmente encore un peu. On meurt moins : voilà tout. Si on mourait aussi jeune qu'autrefois, notre population diminuerait rapidement.

On meurt moins ; on reste jeune plus longtemps, et les femmes conservent leur beauté à un âge où, autrefois, une femme était fanée et même vieille.

On reste jeune, et comme les Anglais, nous autres hommes, nous adoptons les modes des jeunes. On ne porte plus de solennelles redingotes et des lunettes, mais le veston léger et familier, même à la tribune de la Chambre, même quand on est ministre, comme M. Waldeck Rousseau, M. Briand et M. Clemenceau, qui, malgré son âge, a la tournure d'un jeune homme. On ne se casse plus ; on réagit, on fait de l'exercice, de l'hygiène ; on reste mince, et l'on a vu M. Legouvé, à quatre-vingt dix ans, faire encore de l'escrime tous les jours et monter ses escaliers avec une ardeur toute juvénile. M. Emile Ollivier est aussi un exemple merveilleux de cette souplesse du corps et de l'ardeur de l'esprit après quatre vingts ans.

Nous avons tous connu des femmes de quatre vingts ans alertes et pleines d'esprit.

Dans ces conditions, on peut vivre jusqu'à cent ans comme Chevreul, car si ce n'était de cette jeunesse relative, s'il fallait vivre podagre et quinteux, comme on s'ennuierait de la vie !

Peu importe de prolonger la vie, c'est prolonger la jeunesse qui est l'essentiel.

# Les amis de Mme Tastu.

Qui songe encore à Mme Tastu ? Elle fut pourtant admirée, célébrée par les plus grands de ses contemporains. Et cela était justice. Non seulement parce qu'à cette époque il y avait du mérite et de la singularité à être poétesse, mais encore parce qu'elle avait le plus réel talent. Elle eut aussi la chance de paraître au bon moment, avant que les grands astres romantiques n'eussent éclipsé les étoiles de second ordre, car Mme Tastu, qui n'est morte qu'en 1885, avait débuté sous le premier Empire et reçu les compliments de l'impératrice Joséphine. M. Maurice Souriau publie dans "le Mois pittoresque et littéraire" un grand nombre de lettres qui lui furent adressées par ses confrères du Parnasse. On trouve là les plus belles signatures au bas des éloges les plus flatteurs. Béranger félicite d'abord le mari, craignant d'offusquer la modestie de la femme ; puis il adresse aux Grecs cette prosopopée : "O mes beaux Grecs, je ne vous entends pas, mais je vous sens ! C'est chez vous que Mme Tastu aurait été encensée, idolâtrée." Un des grands succès de la Muse fut la pièce intitulée "les Oiseaux du Sacre." A cette occasion, Mme Sophie Gay écrit : "Jamais la poésie n'a prêté plus de charme à la philosophie, et voilà les pauvres oiseaux immortels" : le naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire s'essaie au madrigal ; Daru assure que La Fontaine n'aurait pas mieux fait ; Benjamin Constant apprécie dans le poème la pensée libérale. Mme Tastu publia ensuite ses "Chroniques de France" qui, par la souplesse et la dextérité du vers par le ton familier du dialogue, devancent les audaces dramatiques de Vigny et de Hugo ; Barthélemy annonce qu'il emportera dans sa prison politique ces admirables vers et il se croit aimable en affirmant "qu'il y en a beaucoup qu'envierait l'abbé Delille". Quelques-unes des lettres les plus flatteuses sont de Victor Hugo qui avait une affectueuse déférence pour le talent de Mme Tastu, pour son caractère et pour sa bonté. Jamais poétesse, en effet, ne fut plus bienveillante pour ses confrères de l'un et l'autre sexe, comme le prouvent maints billets de Mme Desbordes-Valmore et de Louise Colet.

# THEATRE DE L'OPERA.

## Représentation en l'honneur du Président de la République.

"Les Huguenots" : début de M. Zocchi.

Une page lumineuse s'ajoutera ce soir à l'intéressante histoire de notre théâtre français, cette institution à laquelle nous demeurons si fièrement attachés, parce qu'elle est très intimement liée à notre existence ; parce que dans son muet langage, elle nous parle avec de touchants, de pénétrants accents de jours lointains, vécus dans l'abondance, dans l'opulence, d'artistes venus au début de leurs carrières nous demander le baptême, et plus tard, la consécration de leurs talents.

Oui, très lumineuse sera cette page ; et c'est le premier magistrat du pays, son plus grand citoyen, M. Taft, qui la signera par sa présence dans la salle, et les artistes de M. Layolle qui l'écriront devant un parterre, non de rois, comme celui composé par Napoléon et devant lequel chanta l'incomparable Talma, mais devant un parterre de reines, car la beauté, la jeunesse, la distinction sont aussi des royautés, et elles seront nombreuses à l'Opéra ce soir, les femmes possédant ces royautés.

Pour que tout soit à l'avenant, M. Layolle fera chanter un des quatre chefs-d'œuvre de Meyerbeer, *Les Huguenots* ; et M. Zocchi que nous ne connaissons que de réputation, y débutera dans le rôle de *Raoul de Nangis*.

Mme Demedy, remise de la légère indisposition dont elle a souffert dès son arrivée en ville, et affranchie de l'émotion qu'éprouve toujours l'artiste de valeur en présence d'un public nouveau, fera admirer sa belle voix et son talent de comédienne dans le rôle de Valentine.

M. Huberty dont le succès a été grand dans la *Juive* mardi dernier, chantera le rôle de *Marcel* ; M. Cargue, celui de St-Bris et M. Hensatto, celui de Nevers.

Mlle Cahuzac fera une *Marguerite* excellente, rôle qui exige du talent et la distinction d'une reine ; Mlle Morejo remplira le rôle du page *Urbain*.

Mlle Fabris dont on connaît la grâce, exécutera avec M. Rizzo un "Pas de Deux".

Dimanche en matinée, deuxième représentation de *Lakmé*, et le soir, début de la troupe d'opérette dans *La Maskotte*, cette œuvre dont la musique est si chantante, si empoignante et le poème si amusant.

## ORPHEUM.

Le programme de cette semaine à l'Orpheum est très certainement l'un des plus intéressants que la direction de ce populaire théâtre ait offert depuis le commencement de la saison, aussi y a-t-il foule aux deux représentations de chaque jour.

Le programme de la semaine prochaine comprend des numéros sensationnels.

## TULANE.

Les deux dernières représentations de "The Music Master" seront données aujourd'hui au Tulane, en matinée et le soir.

Demain soir début de la célèbre actrice anglaise Olga Nethersole, dans "Sapho". Durant la semaine qu'elle jouera au Tulane, Mlle Nethersole interprètera les pièces suivantes :

"Sapho" "Camille", "The Second Mrs Tanqueray" et "The Writing on the Wall."

## CRESCENT.

Le célèbre ministrel Al G. Field et sa troupe donnent aujourd'hui leurs deux dernières représentations au Crescent, où ils viennent d'obtenir le plus grand succès.

A partir de demain soir et toute la semaine prochaine, la jolie comédie dramatique "The Man of the Hour", une des pièces les plus intéressantes du répertoire américain.

## INCENDIE.

A deux heures, hier après midi, un feu a pris naissance dans un cottage rue S. Liberté 3430, appartenant à Geo. Vatter et occupé par Joseph Baptiste. Les dommages ont été insignifiants. Une enquête a démontré que du pétrole avait été répandu sur des vêtements dans la cuisine. Le marshall d'incendie a été prévenu.

## Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

## Le nègre Thomas n'a pas encore été retrouvé.

John Thomas, alias Mississippi, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour l'assassinat de John Laxton est le seul des détenus évadés jeudi de la prison de Gretna qui n'ait pas encore été repris.

Thomas est caché dans les bois du voisinage, et l'on a tout lieu de croire qu'il a été blessé par un de ses poursuivants, M. Adam Lutz, celui ci, armé d'un fusil de chasse chargé à chevrotines, a aperçu Thomas, alors qu'il s'enfuyait cherchant à s'abriter derrière les arbres.

Le noir avant refusé de s'arrêter, comme l'ordre lui en était donné, M. Lutz a fait feu deux fois dans sa direction. Thomas a poussé un grand cri et s'est enfoncé dans la profondeur du bois. Toutes les recherches pour relever ses traces ont échoué, mais s'il est blessé, comme tout le fait présumer, il ne tardera pas à reparaître.

Jones, un des évadés, qui avait été recapturé le soir même, a comparu en jugement hier matin et sur les conseils de son avocat, M. Rivarde, a plaidé coupable de meurtre. Il a immédiatement été condamné à la réclusion perpétuelle et sera transféré la semaine prochaine au pénitencier d'Etat, à Baton-Rouge.

DOULEURS D'ECZEMA INDESCRIPTIBLES

Tout le Corps une Masse d'Humeur au Vif, Torturante — Cheveux Tombaient et Oreilles Semblaient Prêtes à Tomber — Linge Collait à la Chair Crue — Désirait la Mort tant Elle Souffrait.

CAS SEMBLAIT DESESPÉRÉ MAIS CUTICURA LA GUÉRIT

"Il n'y a pas de mots qui puissent décrire le terrible eczéma dont j'ai souffert. Il se déclara sur la tête et s'étendit au point de me couvrir tout le corps. J'étais presque une masse solide de plaies de la tête aux pieds. J'avais plutôt l'air d'un morceau de bœuf cru que d'un être humain. Il me semblait plus possible d'endurer les douleurs que j'avais. Le sang et le pus coulaient de la grande plaie que j'avais sur la tête, de dessous mes ongles, et de presque tout mon corps. Mes oreilles avaient des croûtes et étaient si enflées que je craignais les voir se détacher de la tête. Je perdais tous mes cheveux. Je ne pouvais pas m'asseoir, parce que mon linge se collait à ma chair crue et saignante, me faisant pleurer de douleur. Le médecin de la famille faisait tout ce qu'il pouvait, mais je ne faisais qu'empirer. J'étais dans un état épouvantable. Je ne croyais pas pouvoir vivre et je désirais que la mort vînt mettre un terme à mes souffrances.

"Me voyant ainsi, ma belle-mère me supplia d'essayer les Remèdes Cuticura. J'y consentis, bien que n'ayant aucun espoir de guérison. Mais oh ! quel bienheureux soulagement j'éprouvai après l'application de l'Onguent Cuticura. Il rafraîchit la chair qui saignait et démangeait et me procura mon premier sommeil véritable depuis des semaines. Il faisait l'effet de la glace sur une langue brûlante. Je me baignais dans de l'eau chaude avec du Savon Cuticura, puis j'appliquais copieusement l'Onguent. Je pris aussi le Résolutif Cuticura pour le sang. Au bout de très peu de temps les plaies ne suppuraient plus, la chair se cicatrisait, et je sentais que j'allais guérir. Mes cheveux commencèrent à pousser et en très peu de temps je fus complètement guérie. Je ne puis pas assez louer Cuticura. Je voudrais pouvoir dire à tous ceux qui ont un eczéma de se servir de Cuticura. Ma condition était si horrible que ce qui m'a guérie ne peut manquer de guérir qui que ce soit de cette affreuse maladie. Que ceux qui douteront de ce qui est dit dans cette lettre m'écrivent. Mme Wm. Hunt, 135 Rue Thomas, Newark, N. J., 28 Sept. 1908."

Les Remèdes Cuticura sont vendus dans le monde entier. Potter Drug & Chem. Corp., Sole Props., 135 Columbus Ave., Boston, Mass.

Livret Cuticura, expédié gratis, dit tout ce que vous devez savoir au sujet des Maladies de la Peau, du Cuir Chevelu et des Cheveux.

# Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 3—Commencé le 29 Octobre 1909

# DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

MARIAGE DE CONVENANCES

I

SOIR DE FIANÇAILLES

(*Suite.*)

—Eh : que veux tu qu'il fasse ? Il a étudié le droit comme tant d'autres. Peut être pourrait il entrer dans la magistrature, mais à quoi bon ? Suzanne et lui réunissent dès à présent une trentaine de mille francs de rentes au bas mot, et la vie chez nous n'est pas ruineuse. La future a des espérances, ma cousine Désaubiers d'abord qu'il aime comme sa fille qui, je peux te le dire, a fait un testament en sa faveur ; d'autres encore, c'est possible. Tu n'ignores pas que je suis absolument sans famille, et que j'ai une réelle affection pour ma charmante pupille. C'est donc un couple qui ne sera pas à plaindre, mais, sac à papier, il faudra que le drôle marche droit.

—C'est juste, murmura le marquis, et tu raisonnes comme tu as vécu, en sage.

Il réfléchit un moment et déclara :

—Alors c'est parfait.

Il se leva.

—Tu me quittes ? dit le docteur.

—Il le faut.

—Je ne t'ai jamais vu si pressé ! Ce mariage ne te va pas !..

—A moi ! pour quelle raison ? Au contraire. A quand la noce ?

—Ce soir le dîner de fiançailles. Le mariage dans une huitaine.

—Tambour battant alors ?

—Les affaires qui traînent ne valent pas mieux que les autres. Quand te reverra-t on ?

—Dans quelques semaines, au plus tard pour la chasse.

—Ainsi tu viendras ?.... C'est promis ?

—Oui.

—Et ton fils ?

—Il va bien. Adieu.

Le marquis part hésiter un instant à quitter cet ami auquel il était profondément attaché, mais il brusqua son départ et fit un pas vers la porte.

Elle s'ouvrit.

Une jeune fille de dix-huit ans environ entra étourdiment et demeura immobile devant lui, rougissante et confuse.

Vous êtes-vous jamais arrêté devant un de ces rosiers qui, au moment de leur floraison, forcent l'admiration des amateurs ?

L'impression produite par cette jeune fille était plus saisissante encore.

C'était le printemps en personne qui entrait chez le vieux docteur.

Son teint avait la délicatesse des roses-thé ; ses yeux noirs plongeaient au fond des âmes et ses cheveux abondants, châtain foncé, répandus en ondes sur son front et sur son cou, offraient au regard des nuances changeantes, à la fois sombres et dorées.

Elle était grande, admirablement proportionnée ; mais ce qui frappait surtout en elle, c'était son expression de candeur et de bonté.

Elle avait baissé la tête et n'osait faire un mouvement.

Le marquis lui même resta un instant interdit.

Il se remit le premier et dit, en s'efforçant de sourire :

—Est-ce que vraiment je vous ferais peur aujourd'hui, Suzanne ?

Elle se remit à son tour et objecta avec une grâce timide :

—Vous ne le croiriez pas.... J'ai été si surprise.... Je ne vous savais pas à Angeville.

Elle avait donné ses mains au marquis.

Il l'attirait à lui, doucement, et sur sa muette prière, elle avança son front qu'il effleura de ses lèvres.

—Mais, ajouta-t-il, en l'éloignant pour mieux jouir de la vue de ce charmant visage, vous ne me dites pas tout.

—Quoi donc ?

—Votre tuteur vient de m'apprendre une nouvelle qui a son intérêt. C'est un grand jour pour vous qui commence.

La voix de la jeune fille devint grave et son front se voila d'une ombre.

—C'est vrai, murmura-t-elle très bas.

—Vous allez vous marier ?

Elle répondit d'une voix inintelligible :

—Oui.

—En êtes-vous heureuse ?

La demande était faite d'un ton presque tendre.

La poitrine de mademoiselle Suzanne se gonfla dans un long soupir et, se tournant vers le docteur :

—Je suis jeune et sans expérience, dit-elle. Mon tuteur est mon unique conseil. Il a jugé ce mariage convenable. J'ai donné mon consentement. C'est fini.

Il y avait dans sa voix et dans son attitude une émotion indéfinissable, une expression de reproche que le marquis comprit sans doute.

Il demeura un instant presque aussi ému qu'elle mais il reprit avec fermeté :

—Vous ne sauriez mieux faire que d'écouter le docteur. Il vous aime comme un père. Vous me permettrez de vous envoyer un petit souvenir au moment de votre mariage ?

Sans attendre la réponse, il ajouta très vite :

—N'ai-je pas été l'ami de vos parents et ne vous ai-je pas vue toute petite ?

Dans un élan de tendresse, il ouvrait ses bras.

Elle s'y laissa tomber et il la serra étroitement sur sa poitrine.

Lorsqu'elle se dégagea, il pressa à la hâte les mains de son ancien camarade, remonta dans sa voiture et, sans jeter un regard en arrière, il reprit, au grand trot de ses deux chevaux, le chemin par lequel il était venu.

—Un vieil et bon ami qui fut de tout temps celui de votre mère, dit gravement le docteur à sa pupille, en l'entraînant dans son jardin presque aussi vaste que celui d'Angeville et dessiné de même.

Et alors, seul avec elle, à l'ombre d'une épaisse charmille, en caressant les mains de Suzanne dans les siennes :

—Tu sais, fit-il paternellement, avec la familiarité des jours de son enfance, il est temps encore. Personne ne te contraint.

—Pourquoi insister ?

—Alors, c'est décidé ?

—Oui.

—Tant mieux.

Il ajouta avec intention :

—La vie ne ressemble pas aux romans, mon enfant, et il n'est pas bon de laisser notre esprit s'égarer au pays des chimères.

Pourquoi lui tenait-il ce langage qui ressemblait à un avertissement ?

Elle pâlit mais ne répondit pas.

Il quitta ce terrain qu'il ne trouvait peut-être pas aussi ferme qu'il aurait voulu et, passant à un autre :

—Tu es venue seule ?

—En me promenant.

—Vous êtes à la Coudraie ? ..

—Pour y mettre tout en ordre.

—Et la présidente, ma belle cousine Desaubiers, que dit-elle de ce qui se passe ?

—Je crois qu'elle sera joliment contente d'être délivrée de l'embarras que je lui cause et de vivre en paix dans sa chère maison du bourg, après m'avoir installée dans la mienne.

—Peut être, mais, tu comprends, elle a ses habitudes. A son âge on tient à ses manies. Tu ne lui en veux pas au moins ?

—Dieu m'en garde !

—Ainsi dès le soir de la cérémonie, elle vous abandonnera dans votre colombier et regagnera son perchoir ?

—C'est convenu.

Le vieillard se leva.

—Tu n'as rien de particulier à me demander ? dit-il.

—Rien docteur.

—Ne dois-tu pas aller à Paris ?

—En effet, cette semaine, pour quelques achats.

—Avec ton tuteur ?....

—Et madame Desaubiers.

—Bon !

Le docteur Bernay prit la tête de sa pupille entre ses grosses mains et déposa un baiser sur son front virginal, en disant :

—Ton mari sera le dernier des misérables et des imbéciles si tu n'es pas la plus heureuse des femmes. A ce soir, mon enfant. Maintenant, je vais délivrer un passeport pour l'éternité à une pauvre femme en train d'agoniser. Je ne peux rien pour elle, mais un mot d'encouragement fait toujours plaisir.

Il répéta : — A ce soir ! — et, se ravisant :

—Tu ne veux pas que je te fasse reconduire ?

Elle le remercia et il la vit s'éloigner sur la route, jolie à ravir sous son ombrelle rose, un chapeau de paille sur ses admirables cheveux, élégante et souple comme un roseau dans sa robe de linon écru, toute simple mais adorablement taillée.